

parut à l'autel comme un ange. Il choisit, pour dire sa première messe, l'autel de la Sainte-Vierge, car sa dévotion envers l'Immaculée Mère de Dieu allait toujours grandissant dans son cœur.

Qui pourrait dire toutes les consolations dont le nouveau ministre fut inondé en célébrant sa première messe ? C'est un secret qu'il faut laisser aux anges, pour qui l'oblation du saint Sacrifice faite par un prêtre tel que Montfort doit être le plus délicieux de tous les spectacles!...

Sa vie sacerdotale ne devait durer que seize années !

CHAPITRE V

Cantiques.

C'est à Saint-Sulpice, pendant son séminaire, peut-être même plus tôt, que Montfort se mit à composer des cantiques ; il continua toute sa vie, jusqu'à sa mort.

Il avait une facilité étonnante. Quelque temps après sa mort, en 1735, le P. Vatel, un des missionnaires de la Compagnie de Marie, fit imprimer un recueil qui n'avait pas moins de 880 pages, et il n'avait pas tout mis.

Sa verve est inépuisable et toujours en train. Ses pensées, ses sentiments, ses émotions, ses joies et ses peines, ses prières et ses instructions, tout se traduit en vers.

Tous les souffles qui passent font vibrer les cordes de sa lyre.

IL CHANTE L'AMOUR DE DIEU.

Montfort aime Notre-Seigneur, comme tous les saints l'ont aimé, avec passion, et il le lui dit dans ses cantiques sur tous les tons, avec des variantes, mais c'est au fond toujours la même chose, c'est toujours la même parole, celle que le cœur dit toujours sans se répéter jamais.

Jésus est la bonté même,
Il a mille doux appas :
Cependant aucun ne l'aime,
On n'y pense presque pas.
Pendant que la Créature
Nous embrase de ses feux,
Pour Dieu seul notre âme est dure.
Ah ! pleurez, pleurez, mes yeux !

Il chante la nature où tout lui parle de Dieu :

Les petits oiseaux le chantaient,
Et les ruisseaux le murmuraient ;
La pluie et les vents qui soufflaient
En augmentaient la flamme.
La terre et les cieux embrasaient
Et mon corps et mon âme !

Il chante la crèche et ses abaissements :

Venez, divin Messie,
Sauvez nos jours infortunés ;
Venez, source de vie ; venez, venez, venez.

Il chante les magnificences de l'Eucharistie et les tendresses du cœur de Jésus :

Venez, mon Dieu, venez, mon doux Sauveur ;
Venez régner au centre de mon cœur.

Il chante sa reconnaissance :

Bénéissons à jamais
Le Seigneur dans ses bienfaits.

Il chante la Croix :

Voici du Roi des rois l'étendard déployé,
Et son char de triomphe et son sceptre de gloire ;
Plantons la croix, plantons et chantons sa victoire,
Adorons sur ce bois Jésus crucifié.

Écoutons-le, entraînant à sa suite les populations au Calvaire :

Chers amis, tressaillons d'allégresse,
Nous avons le calvaire chez nous ;
Courons-y, la charité nous presse,
Allons voir Jésus-Christ mort pour nous.

Il chante la sainte Vierge avec la candeur d'un
enfant.

Chanter Marie, c'est son bonheur. Plus il la
chante, plus il veut la chanter :

A votre bienveillance,
O Vierge, j'ai recours ;
Soyez mon assistance
En tous lieux et toujours.

Il chante en voyage :

C'en est fait : je cours par le monde ;
J'ai pris une humeur vagabonde
Pour aller sauver mon prochain.

Il chante dans ses joies et ses peines :

Voici mon mot ordinaire :
Dieu soit béni !
Quoi qu'il m'arrive sur la terre,
Dieu soit béni !

J'ai perdu toute ressource,
Dieu soit béni !
On m'arrête dans ma course,
Dieu soit béni !

On me blâme ou l'on m'accuse,
Dieu soit béni !
On me donne, on me refuse,
Dieu soit béni !

Il chante dans ses missions, dans ses retraites.

Le cantique, c'est l'outil de ce merveilleux ou-
vrier apostolique, c'était pour lui une immense
ressource ¹.

Ces cantiques, que le peuple aimait tant à
chanter, restaient, dans les paroisses qu'il évan-
gélisait, comme un précieux et impérissable sou-
venir de son passage, de son enseignement, de
ses vertus.

Le Bienheureux, dans ses cantiques, est toujours
vif et entraînant, parfois même il est éloquent
jusqu'au sublime, mais il n'est jamais mieux ins-
piré que dans les strophes où il cherche à rame-
ner à Dieu les pauvres pécheurs :

1. Burnichon, S. J.

1. — DIEU.

Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle,
Viens au plus tôt te ranger sous sa loi ;
Tu n'as été déjà que trop rebelle,
Reviens à lui puisqu'il revient à toi.

2. — LE PÉCHEUR.

Voici, Seigneur, cette brebis errante
Que vous daignez chercher depuis longtemps :
Touché, confus d'une si longue attente,
Sans plus tarder, je reviens, je me rends.

3. — DIEU.

Pour t'attirer, ma voix se fait entendre ;
Sans me lasser, partout je te poursuis ;
D'un Dieu pour toi, du Père le plus tendre,
J'ai les bontés, ingrat, et tu me fuis !

4. — LE PÉCHEUR.

Errant, perdu, je cherchais un asile,
Je m'efforçais de vivre sans effroi ;
Hélas ! Seigneur, pouvais-je être tranquille
Si loin de vous, et vous si loin de moi ?

5. — DIEU.

Si je suis bon, faut-il que tu m'offenses ?
Ton méchant cœur s'en prévaut chaque jour ;
Plus de rigneurs vaincraient tes résistances,
Tu m'aimerais si j'avais moins d'amour.

6. — LE PÉCHEUR.

Je me repens de ma faute passée ;
Contre le Ciel, contre vous j'ai péché ;
Mais oubliez ma conduite insensée,
Et ne voyez en moi qu'un cœur touché.

7. — DIEU.

Attraits, frayeurs, remords, secret langage,
Qu'ai-je oublié dans mon amour constant ?
Ai-je pour toi dû faire davantage ?
Ai-je pour toi dû même en faire autant ?

8. — LE PÉCHEUR.

Dieu de bonté, principe de tout être,
Unique objet digne de nous charmer,
Que j'ai longtemps vécu sans vous connaître !
Que j'ai longtemps vécu sans vous aimer !

9. — DIEU.

Ta courte vie est un songe qui passe,
Et de ta mort le jour est incertain !
Si j'ai promis de te donner ma grâce,
T'ai-je jamais promis le lendemain !

10. — LE PÊCHEUR.

Que je redoute un juge, un Dieu sévère !
J'ai prodigué des biens qui sont sans prix ;
Comment oser vous appeler mon Père !
Comment oser me dire votre fils ?

11. — DIEU.

Le Ciel doit-il te combler de délices
Dans le moment qui suivra ton trépas,
Ou bien l'Enfer t'accabler de supplices ?
C'est l'un des deux, et tu n'y penses pas !

12. — LE PÊCHEUR.

Je ne vois rien que mon cœur ne défie :
Malheurs, tourments ou plaisirs les plus doux ;
Non, fallût-il cent fois perdre la vie,
Rien ne pourra me séparer de vous.

Un maître de chapelle, depuis quelques années, a organisé à Lyon, pour la Semaine sainte, un spectacle qui attire toute la ville. Avec des personnages vivants, il reproduit la Passion.

Pendant que se déroule la représentation, un chœur fort bien exercé exécute des chants de circonstance, empruntés aux répertoires les plus divers : grande musique ou chants liturgiques ou populaires. *Chorals*, de Bach ; *Lamentations*, de La Gallia ; *Stabat*, de Pergolèse ; *Sept paroles*, de Palestrina. Tout cela est fort beau, l'assistance est visiblement émue ; mais quand, en face du Christ mourant sur la croix, le cœur entonne le vieux cantique de Montfort :

Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle,

alors, l'émotion ne se contient plus, on pleure¹.

Il chantait même ses instructions :

Je chante, et ce n'est pas en vain :
C'est en chantant que je m'explique ;
Prédicateurs, dans mes chansons
Vous pourrez trouver mes sermons !

1. Burnichon, S. J.

Tout y vient dans ses chansons : dogme, morale, vertus chrétiennes, devoirs d'état, pratiques de piété; tout s'y trouve, tout prend de l'éclat, du mouvement, de la vie, sous les formes les plus familières et les moins apprêtées.

Enfin il chante pendant sa vie, il chante au moment de la mort :

Allons, mes chers amis,
Allons en Paradis ;
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le Paradis vaut mieux.

Tout cela est simple, mais tout cela est ardent et tendre, tout cela est vrai et profondément touchant.

Et à celui qui demanderait quelque chose de moins simple, de plus relevé, il faudrait dire comme M. de Courson, supérieur de Saint-Sulpice, disait à un jeune séminariste : « Vous avez trop d'esprit pour comprendre cela¹ ! »

La poésie de Montfort est simple, c'est son mérite. La simplicité est une des règles fondamentales du genre. On parle pour être compris. Ce principe domine tous les préceptes de l'art d'écrire en prose et en vers.

1. Burnichon, S. J.

Quoi qu'il en soit, un grand nombre des cantiques populaires du Père Montfort reste comme le type du genre.

Qui dira le bien qu'ils ont fait!... les conversions qu'ils ont opérées!...

Les Bretons et les Vendéens les chantaient quand ils guerroyaient pour la religion de leurs pères. Ils les chantaient par manière de réplique à la *Carmagnole* et au *Ça ira*, hurlés dans le camp des Bleus.

Pendant les guerres de la Vendée, deux jeunes religieuses de la Sagesse furent emmenées prisonnières à Nantes, et condamnées à mort par le Tribunal révolutionnaire. Quand elles furent arrivées au lieu du supplice, elles gravirent les marches de l'échafaud en chantant :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours!

On fait silence pour les écouter, et le peuple de crier : « Épargnez donc ces belles petites Sœurs, qui chantent si bien! »

Ces belles petites Sœurs qui chantaient en

montant à l'échafaud, c'était la réalisation de la pensée de Montfort : faire un peuple de chrétiens, à l'âme simple et vaillante, qui chante et bénit Dieu, partout et toujours, dans le travail, dans la souffrance et au moment de la mort¹!...

1. Burnichon, S. J.

CHAPITRE VI

I

Il entre chez les Missionnaires de Saint-Clément,
à Nantes.

Il est prêtre! Que va-t-il faire? Que va-t-il devenir?

Dans l'attrait qui pousse les saints vers l'apostolat, il se mêle souvent à de pures lumières quelque chose de confus. Dieu, en leur indiquant ce qu'ils doivent faire, en leur disant, comme autrefois au patriarche : *Sors de ta famille et de la contrée qui t'a vu naître*, leur laisse quelquefois une certaine hésitation sur le pays dont ils doivent faire le théâtre de leur zèle.

Ils vont, comme les Mages, sans savoir où les conduit l'étoile. Et ce n'est souvent qu'après avoir longtemps marché au milieu de ces saintes té-